Document généré le 6 juil. 2025 09:44

Études littéraires africaines

TCHICHELLÉ Tchivéla, *Les fleurs des lantanas*, Paris, Présence Africaine, 1997, 218 p.

Bernard Mouralis

Numéro 4, 1997

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1042387ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1042387ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)
2270-0374 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Mouralis, B. (1997). Compte rendu de [TCHICHELLÉ Tchivéla, *Les fleurs des lantanas*, Paris, Présence Africaine, 1997, 218 p.] *Études littéraires africaines*, (4), 38–40. https://doi.org/10.7202/1042387ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

première troupe, *Les Etonnants* - ou la déroute du sens -, puis en 1976, *La Vérité* - le sens restitué - et surtout, en 1979, le *Rocado Zulu Théâtre* - ou la voie(x) du détour ? N'écrivait-il pas que *le théâtre reste le moyen le plus rapide de parler aux hommes ?* Son œuvre dramatique est et restera l'enthousiaste mise en pratique du sens et de l'intelligence, dans l'embâcle misanthrope du monde.

Relevons, avant de conclure, la profonde cohésion de ce colloque, une cohésion qui ne paraît, en rien, participer d'un consensus, mais bien d'une confiance absolue en cette œuvre et de l'émotion qu'elle crée. Car *humanité, humain, homme (...) sont les maîtres-mots de toute l'œuvre de Sony Labou Tansi* - P. Nyembwe Tshikumambila - car *il se voulait le timonier dans le combat pour la libération de l'espèce humaine* - D. Niossobantou -, car dans son refus de *L'Etat honteux du monde* et d'une Afrique-cloaque, Sony a tracé le Sens à ne pas poursuivre : il a auguré, non la douleur, mais la Dignité et l'Homme. Et sûrement l'émotion d'aujourd'hui saura-t-elle, demain, dégénérer en troubles salutaires.

Cet ouvrage n'est nullement une anthologie des significations de l'œuvre tansienne, taillées à la hache des affirmations : il se situe plutôt à la croisée des points de vue. Et on se souvient de la défiance de Sony vis-à-vis des intellectuels, ces *maniacologues,* ces *africologues,* ces *sandwichologues* comme il les appelait... Aux rabatteurs de sens, aux inquisiteurs de l'impénitente grammaire, aux prospecteurs du bon goût, Sony montrait bien patte noire et prévenait : *vous ne ferez pas de moi une bouchée, (...) rentrez vos bistouris, nous ne sommes pas à la boucherie !*

Merci Sony.

■ Greta RODRIGUEZ-ANTONIOTTI

CONGO-BRAZZAVILLE

■ TCHICHELLÉ TCHIVÉLA, *LES FLEURS DES LANTANAS,* PARIS, PRÉSENCE AFRICAINE, 1997, 218 P.

Auteur de deux recueils de nouvelles, *Longue est la nuit* (Paris, Hatier, 1980) et *L'exil ou la tombe* (Paris, Présence Africaine, 1986), Tchichellé Tchivéla, médecin et écrivain congolais, publie avec *Les fleurs des lantanas* son premier roman. *Les fleurs des lantanas* est une sorte de chronique, située dans un pays dont la géographie rappelle de près celle du Congo actuel et retraçant quelques années de l'existence d'un médecin, le docteur Bukadjo.

L'intrigue est relativement simple. Le protagoniste qui est chef de service dans un des hôpitaux de la capitale est invité de façon pressante par le ministre de la Santé, Manzaka, et le directeur de l'hôpital, Ngwandi, à faire réussir au concours d'entrée à l'Ecole d'infirmières une aide-soignante qui travaille avec lui, Nwéliza. Il s'y refuse et son attitude lui vaut d'être arrêté. Détenu pendant plusieurs années dans une prison de la capi-

tale, il est ensuite incarcéré dans plusieurs villes de l'intérieur, jusqu'au jour où il est libéré par décision du président de la république et affecté dans un hôpital d'une petite ville de l'intérieur sur laquelle règne le préfet Motungisi.

Le roman est d'abord l'occasion pour Tchichellé Tchivéla de tracer un tableau assez cru des mœurs politiques et des cercles du pouvoir. Sur ce plan, on retiendra en particulier des scènes comme la convocation de Bukadjo par le ministre de la Santé, au début du roman, et qui va tout déclencher, ou la comparution du héros devant la commission juridique qui le contraint par la torture à reconnaître qu'il fait partie d'un mouvement cherchant à abattre le régime. De même, tout l'épisode consacré à l'évocation du séjour de Bukadjo à Nyandarwa et au pouvoir qu'y exerce sans aucune retenue le préfet Motungisi prend parfois l'allure d'un véritable réquisitoire contre les instances politiques responsables d'un tel état des choses et le discours qu'elles tiennent pour le justifier : *"Comprenez-moi, toubib, les droits de l'homme et la justice ne peuvent pas se concevoir de la même façon en Afrique et en Eurique. Nous autres, Africains, nous réclamons le droit à la différence."* (p. 163).

Mais cette précision du trait avec lequel l'auteur évoque la brutalité du pouvoir et qui marquait ses deux recueils de nouvelles n'est en fait qu'un aspect du roman. Parallèlement à ce projet, dont on conviendra qu'il est devenu quelque peu classique depuis le début des années 70, *Les fleurs des lantanas* développent une perspective qui se situe sur un autre plan et que la structure du roman met en évidence, en distinguant successivement : "Ce jour-là...", "Des semaines, des mois...", "Des années et des années..." Ce que tente en effet de cerner Tchichellé Tchivéla, c'est la marche inexorable du temps sur le protagoniste et les principaux personnages, ou plus exactement la façon dont les événement, par exemple l'arrestation de Bukadjo ou la mort "accidentelle" de sa femme, Djaminga, après qu'elle ait été chassée de leur domicile, se transforment dans la conscience du héros dans une sorte de durée accablante. Car l'odyssée de Bukadjo n'est pas seulement celle d'un homme qui se heurte à l'arbitraire et à l'injustice ; elle est aussi celle d'un homme qui s'éloigne inexorablement de sa jeunesse et des engagements qui étaient alors les siens. Et le processus est d'autant plus éprouvant qu'à aucun moment Bukadjo ne renie ses idéaux : c'est d'ailleurs son intransigeance face au système qui lui vaut d'être arrêté et certains, dans son entourage, le lui reprocheront. L'expérience que vit sous nos yeux Bukadjo est en somme celle de la dégradation et de la perte.

Mais ce lent déclin vient périodiquement buter sur ce que je serais tenté d'appeler tout simplement un élan vital et qui en constitue le contrepoint. Cet autre aspect du roman apparaît en particulier dans les trois grandes figures de femmes que Tchichellé Tchivéla met en scène : la vieille Masika, la mère adoptive, Djaminga, l'épouse, Gazi Yana, l'amie, qui donnera naissance à Dumuka, l'enfant posthume que nous voyons, à la

fin, partir pour l'Eurique où, à son tour, il deviendra médecin. A quoi s'ajoute le personnage fugitif de Pata Mbungu que Bukadjo rencontrera sur le bateau qui le conduit à Nyandarwa et dont la mort lui apparaît comme un scandale intolérable.

Tournant le dos à l'option réaliste de la chronique sociale, le romancier établit de façon très concertée entre ces personnages féminins tout un jeu de symétries et d'oppositions, de liens, notamment à travers la relation de leurs rêves nocturnes, d'échos démultipliés. Cette perspective permet au romancier d'opposer deux visions du monde et des êtres. Ainsi, en acceptant d'épouser Motungisi, devenu ministre de l'Intérieur et dont on sait qu'il est responsable de la mort de Bukadjo, son amant, Gazi Yana apparaît au yeux des habitants de Ntangu, le village natal de Bukadjo, comme la figure même de la trahison et pourtant c'est elle qui conserve vivante la mémoire de Masika et de son fils, en maintenant les rites funéraires et en se vouant à l'éducation de Dumuka, l'enfant qu'elle a eu de Bukadjo.

La remarque pourrait s'appliquer aussi à Tombaga, l'ami le plus proche de Bukadjo. Député, il prend ses distances avec Djaminga dès qu'il apprend l'arrestation de Bukadjo et se comporte en dignitaire. Et pourtant, vient le moment où, n'acceptant pas la mort de Djaminga, il refuse ce rôle et décide de s'opposer au régime en criant *"ces vérités que la prudence la plus élémentaire exige de murmurer ou, mieux, de garder au fond de sa gorge"* (p. 172) et d'affronter ainsi une mort certaine.

Sans doute, le roman de Tchichellé Tchivéla exprime-t-il une mélancolie profonde liée au sentiment d'impuissance que le héros éprouve si souvent face au temps. A cette postulation vient s'opposer non moins régulièrement cet élan vital incarné par les figures féminines imaginées par le romancier. Il ne me semble pas, cependant, que le roman soit totalement réductible à cette opposition ou alternance entre temps destructeur et espoir vital. En effet, l'importance que Tchichellé Tchivéla accorde aux rêves, aux présages et, peut-être plus encore, à l'effort incessant que déploient les vivants pour maintenir la vie par delà la mort, invite à une interrogation sur la nature du mal social auquel sont confrontés Bukadjo et les siens et qui pourrait bien se définir en dernière analyse comme une incapacité à produire du symbolique.

■ Bernard MOURALIS